Case
FRC
3918

LES

FARIBOLES HISTORIQUES

M&W 6726

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

LES

FARIBOLES HISTORIQUES,

OU

Que m'importe la Révolution, si elle augmente ma misere.

Ah! rendez-nous nos fers et donnez-nous du pain.

1790.

LES Français d'aujourd'hui ne ressemblent pas mal à ces saltimbanques que les charlatans du rampart tiennent à la porte de leurs taudions, pour exciter la populace à pénétrer, pour leur argent, jusques dans le sanctuaire de la sottise. Tout comme eux, ils ont en main leur marotte; la liberté est leur hochet favori; on les endort comme des enfans au berceau, avec cette idée imaginaire et qu'il est impossible de réaliser; ils ont en un mot fait *la parade*, et les entrepreneurs de la prétendue constitution recueillent

en paix le fruit des travaux extraordinaires de ceux qui les ont mis en œuvre : aussi ai-je toujours entendu dire à mon pere, que ce n'étoit pas celui qui tuoit le cochon qui mangeoit le lard.

O précieuse constitution ! quand viendras-tu ? Quand est-ce que la voûte azurée s'ouvrira pour favoriser ta descente parmi nous ? Quant à moi, je n'y crois guères, et tout m'y force ; car depuis qu'on peut compter cette œuvre au nombre de celles qui se sont évanouies dans le creuset d'un alchymiste, je me dis, avec raison, tout est au diable, et l'alchymie nationale est en défaut, n'en déplaise aux mirliflors habillés de bleu et en épaulettes, qui n'ont pas trouvé de meilleur moyen que celui de faire décréter la *Loi martiale*, pour leur servir de paravant, derriere lequel ils cachent leur poltronnerie, leur folie et leurs sottises.

Avant la révolution, je possédois encore quelques sous ; je les gardois bien précieusement, persuadé qu'il n'étoit pas possible qu'on pût me les ravir. Depuis ce moment que toute la France, accoutumée à tout répéter par écho, chantoit dans les carrefours que *tout étoit au mieux*, j'ai donné comme un autre dans le panneau ; j'ai hazardé mon avoir, le peu que je possédois, pour me déclarer le partisan intime de la révolution : j'ai fait serment tout comme un autre ; et rendu à moi, en voyant mes facultés se miner et s'épuiser peu-à-peu, j'ai reconnu le ridicule de mon serment, et me

suis écrié : ô précieuse révolution ! je te rends graces, tu m'as réduit à la besace.

Le grand mot d'aristocrate frappe les airs : c'est une rage, un déchaînement, et sûrement il seroit dangereux de s'exposer à se dire aristocrates dans ces sociétés où le mot l'emporte sur la chose.

Ebloui par les mille et un avantages que cette assemblée nationale sembloit offrir au peuple, moi, qui en fais partie, je m'en suis déclaré l'apôtre ; mais comme je me ressouvenais toujours du proverbe de mon grand-pere, je n'ai cependant rien hazardé quant à ma voix ; et puisque tout porte l'empreinte d'assemblée nationale, moi qui suis de la nation, voilà mon mot, ma patrie est par-tout, et malgré la prévoyance des préopinans, des constituans, des motionaires, je dis qu'on nous balotte, et que d'un sac on ne peut pas tirer deux moutures.

J'ai cependant fait ma contribution patriotique tout comme un autre, et je m'en mords les pouces. Plût à Dieu que je n'eusse pas signé, et que j'eusse attendu, tout comme un autre, ce que les affaires deviendroient ! J'en rends graces à l'assemblée, qui réellement a besoin d'especes, et à l'éloquente motion de M. l'abbé Grégoire. Bravo, Messieurs, bravo ! Dans le fait, il est bien juste que les soins que vous prenez pour nous ruiner vous soient comptés, et nous devons contribuer, sinon aux besoins de la patrie, du moins à vos nécessités. Quelques-uns d'entre vous, messieurs de l'assemblage, ont été déja timpanisés publiquement.

Mirabeau, freres qui n'êtes jamais d'accord que quand il s'agit de nuire, et qui avez l'air de céder au nombre de voix quand vous êtes charmés d'en obtenir une contradiction. Pour vous, cher et éloquent de Lameth, je vous regarde comme un de ces honnêtes hommes qui ne cédent qu'à l'impulsion, et c'est bien vu.

Sur des riens, vous avez prétendu changer toute la face d'un royaume; et ceux que vous appellez aristocrates au premier chef, craignant les premiers transports de la fureur d'un peuple, qui jure sans savoir pourquoi, qui donne sa confiance sans savoir à qui, qui se dépouillera sans connoître au fait quels seront les larrons qui se partageront ses dépouilles, ont jugé à propos (et ils ont bien fait) d'esquiver vos premiers mouvemens, parce qu'ils savent, à n'en pas douter, que vous serez trop heureux de les encenser, et ils en profiteront: croyez-vous qu'ils auront tort? Non, sans doute. Ces aristocrates vous attendent à *jube*; ils ne viendront pas solliciter un pardon, ils viendront vous l'accorder; et sans eux, sans ces prétendus ennemis, vous ne vivrez pas. Et je tiens que le premier point de vue de l'homme est le soutien de son existence.

J'en reviens à cette contribution: l'envie d'exercer des favoriboles patriotiques, vous a d'abord engagé, messieurs les constitutionaires, à déclaaer et à proclamer solemnellement que l'homme étant libre, ses dons devoient l'être; et maintenant que les coffres de France ressemblent à celui d'Esope, qui n'étoit rempli que de

guenilles, vous prétendez revenir sur vos motions, pour forcer le peuple français, qui se laisse mener par la bride, à contribuer malgré lui ; c'est-à-dire, en bon français, et sans aucun déguisement, qu'il vous donnera six, pour parvenir à se faire payer de deux. C'est une bien belle chose que la spéculation !

Mais moi, je n'ai rien : ma patrie est partout ; et puisque le mot d'aristocrate s'emploie à toute sauce, il m'importe fort peu qu'on m'appelle de ce nom. Et les anti-aristocrates qui jouent les Cicérons à la tribune patriotique, trouvent leur compte à se déclarer les protecteurs de la patrie : c'est la patrie qui les héberge, et qui à grands frais les a rassemblés, pour se faire publiquement donner les étrivieres.

Nous faut-il une constitution, ou ne nous la faut-il pas ? je n'en sais rien ; mais m'est avis que nous n'étions pas mal comme nous étions, et que loin de s'améliorer, les affaires vont de mal en pis. Je regarde nos députés comme ces magiciens rassemblés autour du trône de Pharaon, ils s'amusent à des tours de gibeciere, et voilà tout.

A cela je dis que m'importe la révolution, si elle augmente ma misere. Ah ! rendez-nous nos fers et donnez-nous du pain. C'est envain qu'on me prêchera l'enthousiasme patriotique, j'en suis las, et pour me faire revenir l'eau à la bouche, il faut auparavant que je voye mon bonheur ou son aurore, et que les changemens heureux s'annocent ; car sans quoi je

dirai, tous vos mouvemens, toutes vos opérations, et tous ces beaux dévouemens sont des fariboles. Je suis le dix millieme qui meure de faim, et ne vaut-il pas mieux être aristocrate, que d'être patriote et d'expirer au coin d'une borne.

Il me semble entendre à mon exemple l'éloquent Clermont-Tonnerre, dénoncer ma plainte, mes justes clameurs et dire à haute voix. Vous le voyez, Messieurs, un insolent dénonciateur ose élever sa voix jusqu'à nous, nous blâmer et se plaindre de son sort, comme s'il ne lui étoit pas glorieux de mourir de faim, de se dévouer pour sa patrie,,. Jettez les yeux sur l'ancienne Rome (1).... Si j'ai le bonheur de me trouver à son éloquente motion, Je m'apprête à lui répondre. Ah! Monsieur le député, dans le temps que l'ancienne Rome jugeoit ainsi ses concitoyens tout étoit de niveau, on voyoit çà et là les consuls, les tribuns du peuple se dépouiller pour alimenter les débris expirans de la grandeur romaine, alors ils prêchoient d'exemple; mais vous... mais vous, vous êtes mille fois plus aristocrates que ceux que vous condamnez.

M. Necker nous a trompé, et tous les jours il se couvre du manteau de Sully pour amuser

---

(1) Voyez la motion de M. Clermont-Tonnerre du 7 Mars dernier, où mal à propos il met en scène les Romains..... Cela me dispense d'une longue note que je pourrois faire à ce sujet.

par quelques grimaces et quelques fariboles patriotiques.

Mais le partisan de Henri le grand, ne nous amusoit pas par des subtilités, par de périphrases insidieuses, sa fortune héréditaire étoit au service de son maître, au lieu que le *nec pluribus impar* de la France a fait la sienne aux dépens des dupes.

Je le repete encore, et je ne me lasserai jamais de le dire. avant l'époque de cette fameuse révolution si je n'étois pas à mon aise, je possédois quelque chose; mais à présent depuis que la fureur des fariboles s'en mêle, que l'on promene pompeusement dans les rues de Paris la fameuse devise, *pro rege et patriâ*, je tombe d'inanition. Quand j'en demande la cause on me dit que je dois m'immoler; mais moi qui ne suis pas aisément dupe de ces fariboles, je dis à cela que m'importe la révolution, si elle augmente ma misère. Mon triste avoir en sautera et j'y gagnerai encore la perte du bout de mon nez et de mes deux oreilles.

Quel est donc maintenant l'état de la France et que sera-t-il dans quelques années? En ce moment-ci, cette isle n'est qu'une vaste étendue de pays déserts au bout de laquelle est le temple de la félicité; il n'est aucun de nous qui n'ignore la vraie route pour y parvenir; mais nous avons juré de prendre le chemin contraire, et ceux qui nous ont fait faire ce serment ridicule ont juré intérieurement de nous égarer de plus en plus.

M. le comte de *Saint-Priest* que le burin

promène actuellement dans les rues de la capitale, est réellement le pangloss de l'optimiste, dans son donjon des Thuileries, le Roi Louis XVI l'écoute comme un oracle, et Louis l'insouciant qui s'embarrasse tout aussi peu de la révolution, que de la contre-révolution, dit à tout cela que m'importe : mais il me semble à moi, qui vois plus loin que ce monarque en peinture, parce que j'ai la liberté d'aller par tout, qu'il joue un rôle dont le public se désabusera au premier moment et qu'il auroit peut-être mieux fait de se laisser enlever que de livrer tout bonnement la brebis au loup.

Nous sommes dans le coupe gorge de la caisse d'escompte, et le vertueux patriote, qui a appris à Geneve les loix du mouvement, en calculant sur le cadran des finances l'avantage de ce monopole barbaresque, le soutient de tout son pouvoir, les fraudeurs nationaux sont ses agens, et ce Genevois, ce M. Necker, lui que je cite comme le chef des accapareurs du numéraire sait, à n'en pas douter, que quatre et quatre font huit, et que huit rapportent seize etc. etc.

Chaque décret de l'assemblée nationale au rapport de M. *** l'abbé Grégoire, car je ne sais ce que c'est que de dissimuler, coûte pour l'envoi dans les provinces cent mille francs. Le peuple la bouche béante est témoin de ce rapport et il ne s'écrie pas c'est vous, ah! oui bien; vous qui êtes des aristocrates. N'ayez pas peur que le numéraire manque pour payer

ces dépenses affreuses et énormes, mais on engage les patriotes à le sacrifier, et les patriotes desserrent les cordons de leurs bourses pour acquitter des fariboles, sans quoi, ils seroient accusés de viser à la contre-révolution, eh! que m'importe à moi la révolution, si elle augmente ma misere, ah rendez-nous nos fers et donnez-nous du pain.

Sous *d'Argenson*, ce ministre de fer, les cerveaux brûlés, les têtes félées de l'administration envoyoient au Missisipi les gens de trop. C'est ainsi que le régent d'Orléans éteignoit tout à coup les rentes viageres C'étoit l'homme aux expédiens que ce régent, les billets de banque, Missisipi arrangeoit les affaires et le tout sans révolution, maintenant c'est Sciotot et la caisse d'escompte qui dérangent les notres, et cependant ils sont là douze cents qui ont de l'esprit comme quatre, qui tiennent la main à ces merveilleux décrets.

Le petit *Regnault*, cette figure blême qui envoye son domestique à la bourse, tandis qu'il reclame aux Thuileries la perception des tailles, propose un décret et la bienheureuse assemblée, je dis bienheureuse, car on ne peut l'être davantage, adopte ce décret, encore une faribole de plus.

Pethion de Villeneuve que je ne puis mieux comparer qu'au porc Apic qui se roule pour amasser des fruits avec les lances que la nature lui a départies, gémit de l'extinction des gabelles, je sais son secret, il a été élevé dans la maison de M. de Beaujon, fermier

général et le Caque sent toujours le harang.

Duport, *Renoud*, *Valzer* sont à peuprès les apologistes de la motion de *Pethion de Villeneuve*, à cela que me repondra-t-on ? dis-moi qui tu hantes je te dirai qui tu es.

Que dirai-je à cela moi, pauvre here, hélas je ne puis mieux conformer mon langage qu'à celui de cette araignée qui tapie sur un coin de sa toile, écoutoit aux Thuileries les divers argumens des animaux à deux pieds chargés des intérêts d'une nation entiere. « Je vois ici ce que mes ancêtres ont vu au temps du bon Esope, mon existence est bien chetive ; mais je trouve à la prolonger, les décrets de l'assemblée des animaux à deux pieds sont le balay qui va me forcer, s'il ne me déeruit pas à chercher un autre hemisphere, et le scorpion Thouret, le porc Mirabeau, l'écrivisse de Lameth, l'aigle Barnave, le sanglier Chapelier et les guepes bourdonnantes Bailliy, la Fayette, et Raimond de Saint-Pert qui voltigent autour de moi, pour me ranger à leurs opinions, me diront sans doute, sois de notre avis et garde ta toile.

L'insecte sera de cet avis, parce qu'enfin il vivra toujours aux dépens des moucherons ; j'en serai sans doute aussi, car mes freres patriotes, de la mairie et de la garde nationale, sauroient bien me traiter en aristocrate si j'osais parler.

Bailly le maire, *Bailly* l'integre, *Bailly* le scrupuleux, nage en pleine eau, on lui a remis la clef des trésors, à la vérité très-

minces, des habitans ; il en profite, il a raison. Mon avis seroit cependant qu'il n'a déjà que trop profité de la même révolution qui l'a mis à son aise, pendant que moi et mille autres ont le cou coupé.

Les habillés de bleu nationaux se portent en foule, et demandent de l'argent, la nation n'en a pas, que fait-on ? Il faut prouver à un peuple foible qu'on a fait bon usage de ses fonds, cela n'est pas aisé ; mais la ruse administrative vient au secours de la déprédation manifeste. La commune qui a toujours de faux avis en poche, fait marcher des détachemens à telle ou telle autre ville comme qui diroit à Maux tout récemment, on vole le soldat qui marche, le peuple qui paie le soldat, et le sieur Duport du Tertre, met cet article sur le compte des dépenses, comme l'emploi le plus légitime ; l'on me dit à moi et à dix mille autres, eh ! bien Monsieur, vous voyez ce que c'est que la révolution ! combien elle est heureuse ! combien vous devez remercier le seigneur de l'avoir fait naître ! humiliez vous devant vos députés, adorez leur présence, remerciez-les de brouiller les cartes, benissez-les de vos miseres, et courez au temple de l'éternel fléchir le genouil devant la providence qui vous a sauvé d'un fossé pour vous précipiter dans un gouffre. Ainsi mahomet, ce fourbe tout aussi adroit que nos représentans, faisoit trembler au nom de la loi, qu'il manioit à son gré, une foule de sots fanatiques comme les parisiens. Je le répete encore, ma

patrie est par-tout. La révolution a d'abord semblé préparer notre bonheur, mais elle est imprégnée du mauvais air, tout le monde en est convaincu, les fariboles patriotiques se multiplioient, et moi qui y perds à ce compte, je dis, que m'importe la revolution, si elle augmente ma misere, ah! rendez-nous nos fers et donnez-nous du pain.

Le Roi Louis, comparé à Henri IV, sans en avoir l'esprit, le courage et la fermeté, s'amuse aux thuileries de la révolution, son précurseur sue sang et eau pour lui faire des discours, le monarque à son tour en fait autant pour les inculper dans sa mémoire, il les recite avec autant de confiance devant les 300, que j'en avois devant mon régent, son thême rempli, il baille, soupe, s'en retourne et s'endort.

L'assemblée fait imprimer ses sottises, et continue à nous vendre bien cher son sel et son tabac, et cela n'est pas étonnant, l'Alsace, la Flandre en fournissent, et il faut que tout le monde vive.

Je ne doute pas qu'on ne m'appelle aristocrate, eh! oui je le suis, eh! pourquoi ne le serois-je pas? le prophête Daniel, disoit encore quarante jours et Ninive sera détruite, et moi je dis encore quarante jours, et nous serons réduits à brouter l'herbe avec les quadrupedes. Et foi de citoyen qui y voit clair, j'aime beaucoup mieux prendre le parti de la saine raison, que de m'arrêter au mot et vivre; car selon moi, c'est là le *tu autem*, et quoi que vous

en puissiez dire, tout vu, tout examiné, je me bornerai à mon épigraphe et à mon titre. Vous n'avez jusqu'à ce moment opéré des fariboles, vous ne décréterez jamais que des fariboles, vos loix, votre constitution sont des fariboles, vos districts ne prononcent que des fariboles, vos comités ne s'occupent que de fariboles, vos contributions y mettent le comble, notre misere seule est réelle, et vos fariboles n'y feront rien. Ainsi donc trouvez bon que dans l'amertume de mon cœur, je dise, eh ! que m'importe la révolution si elle augmente ma misere, ah ? rendez nous nos fers et donnez-nous du pain.